

[Article demandé par François-Guillaume Lorrain du *Point*, sur recommandation de Sofiane Hadjadj sur le sujet suivant : la vie littéraire à Alger dans l'entre-deux guerres. Le nombre de signes étant limité à 20 000, j'ai resserré la période sur 1936-1954.

Il a été publié dans le Hors Série, *La France et l'Algérie - Deux siècles d'histoire*. Sur les 98 pages, il figure aux pages 34 à 37, avec titre de la rédaction, « Un formidable bouillonnement littéraire » et des sous-titres, des citations en rouge et des photos choisis aussi par la rédaction. Le texte n'a pas été changé.

Je regrette de figurer dans ce hors série aux côtés, en particulier de Pierre Vermeren dont le lecteur aura la curiosité de lire le dossier le concernant, après qu'il ait fait de moi la maîtresse d'Abane Ramdane alors que j'avais 11 ans. J'ai mis ce dossier dans mon site à l'onglet « Histoire et mémoire »].

Ci-dessous, mon texte tel qu'envoyé.

La vie littéraire en Algérie 1936-1954

Après les fêtes du Centenaire, l'Algérie littéraire se réveille-t-elle plus lucide ou au contraire anesthésiée sur l'état réel du pays ? Les Européens d'Algérie ont eu la confirmation de leur pérennité et les Algériens ont ressenti chaque commémoration comme écharde de domination. Le monde colonial demeure ce monde coupé en deux où les communautés se côtoient sans se mélanger ; compartimentation essentielle à avoir à l'esprit si l'on veut comprendre initiatives et faits dans la vie culturelle.

Des initiatives politiques et socioculturelles sont engagées : naissance de l'Association des Oulémas Musulmans Algériens par Ben Badis (1931) avec son mensuel en arabe, *al-Chihab*, fédérant ceux qui militent pour leur langue et leur culture ; poursuite par les instituteurs « indigènes » de leur revendication d'égalité de statut à travers *La Voix des humbles* (1922-1940) ; publication par le jeune Ferhat Abbas d'un essai de conciliation, *Le Jeune Algérien* (1931).

Du côté des Européens d'Algérie, en 1932, le mouvement algérieniste s'affirme, avec Jean Pomier et Robert Randau, influencé par les idées de Louis Bertrand et Charles Mauras : il revendique sa spécificité algérienne et réclame une démocratie locale et organisée, dans le giron français. Parallèlement, le temps est à la formation de ceux qui deviendront les acteurs culturels de la période : Mouloud Feraoun entre, en 1932, à l'Ecole Normale de Bouzaréa, à la « section indigène ». Emmanuel Roblès à la « section européenne ». Malgré cette discrimination, « Bouzaréa » est un espace de rencontre et d'amitié entre des membres des deux communautés. Des œuvres paraissent, des collaborations sont à noter dans la presse mais tout cela, en dehors du discours dominant, reste assez confidentiel.

En 1935, Gabriel Audisio publie *Jeunesse de la Méditerranée* où il affirme le rassemblement de toutes les cultures du bassin pour une union Orient/Occident.

L'année 1936 est marquée par deux événements qui se côtoient sans interférer : *le 7 juin 1936, la fondation du Congrès Musulman Algérien (CMA), réunit toutes les formations algériennes (les communistes, les socialistes, la Fédération des élus, les Oulémas), à l'exception de L'Etoile Nord-africaine de Messali Hadj. Il est dissous dès l'été 1937 après refus par le Front populaire des propositions faites.

*En mai 1936, commence la belle entreprise d'Edmond Charlot qui publie *Révolte dans les Asturies*, pièce de théâtre collective sous la direction de Camus. En hommage à Giono et avec son accord, il ouvre ensuite le 3 novembre 1936 au centre d'Alger, une librairie « Les Vraies richesses » : bibliothèque de prêt, édition et galerie d'art, elle devient l'un des principaux lieux de rencontre des intellectuels « européens » d'Alger, écrivains, journalistes et peintres. Camus y publie ses premiers textes, Audisio, *Amour d'Alger*. D'autres écrivains d'Algérie sont édités

et des peintres font connaître leurs œuvres. Camus se lance aussi dans deux expériences théâtrales : d'abord avec *Le Théâtre du travail* (1936-1937), puis avec *Le Théâtre de l'équipe* (1937-1939). Il donne aussi le 8 février 1937 une conférence pour inaugurer la Maison de la Culture à Alger : « La culture indigène - La nouvelle culture méditerranéenne ». Audisio évoque alors une école d'Alger que d'autres nommeront groupe d'Alger : quelque soit le nom, ces écrivains contestent les positions de l'Algérianisme.

C'est en 1938 qu'*Alger Républicain* est créé dans la mouvance du Front Populaire ; progressiste de gauche, il représente une presse quotidienne indépendante des puissances financières. Interdit, il est relayé, grâce à Pascal Pia et Albert Camus, par *Le Soir Républicain*, en 1939. Dans les deux quotidiens, Camus publie de nombreux articles dont ceux de « Misère de la Kabylie » ; Roblès y publie en feuilleton, *L'Action*, son premier roman (1938). Dib et Kateb Yacine y collaboreront dans les années 50, après la guerre.

Avec toutes ses activités, Camus est bien le jeune écrivain de la colonie algérienne le plus en vue. C'est son départ pour Paris en 1940 et la sortie de *L'Étranger* qui le consacre comme écrivain français parmi les écrivains de la métropole ; reconnaissance qui se confirme par ses éditoriaux et articles à *Combat*, de 1944 à 1947. Lorsqu'E. Charlot le sollicitera plus tard après la guerre pour revenir dans sa maison, Camus choisit de rester chez Gallimard, au centre parisien de l'édition française.

La période de la guerre voit se disperser les acteurs du monde culturel en gestation. Les Algériens qui sont envoyés combattre pourront se reconnaître, en 1955, dans *Le Sommeil du juste* de Mouloud Mammeri, nouveau venu dans le monde littéraire. De Tlemcen, Dib vient à Alger comme interprète-traducteur. Jean Pélégri qui ne publie son premier roman qu'après la guerre, est engagé volontaire. Roblès est à Alger, à l'Etat-major. Lorsque Charlot est interrogé sur les écrivains algériens, en 1942, il confie : « Dib, Mammeri, Feraoun à l'époque, on ne les connaissait pas ».

A Constantine, le 16 avril 1940, survient le décès d'Abdelhamid Ben Badis : 20 000 personnes suivent sa dépouille ainsi que tous les notables musulmans. Février 1944, la conférence de Brazzaville confirme le bien-fondé de l'empire colonial français. Le Code de l'indigénat n'est aboli que le 1^{er} janvier 1946.

Mais l'événement de cette année est le 8 mai 1945 à Sétif. Plusieurs milliers de manifestants « indigènes » se retrouvent dans le centre européen de la ville pour obtenir la libération de Messali Hadj, déporté à Brazzaville et pour défendre le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. Le bilan est lourd. En 1956, Kateb en donnera un témoignage inoubliable dans *Nedjma* où il se met en scène comme jeune lycéen, arrêté à 16 ans, « je n'étais plus qu'un jarret de la foule opiniâtre ».

Avec l'immédiate après-guerre, on assiste à une véritable explosion d'essais et de créations où les mondes en présence vont affirmer leurs spécificités. En 1946, Jean Amrouche publie en France, un essai « L'Éternel Jugurtha » ; Saadeddine Bencheneb, à Oran, ses *Contes d'Alger*. En 1947 le premier roman féminin algérien, *Leïla, jeune fille d'Algérie* de Djamila Debeche paraît à Alger ; celle-ci a donné de nombreuses conférences sur l'enseignement de l'arabe et l'émancipation des femmes. Elle est combattue par l'Union des femmes musulmanes qui la considère comme pro-française,

En 1947, *La Peste* de Camus connaît un succès immédiat. Ce roman, bien que situé à Oran, propose une lecture dénonciatrice du nazisme et du conflit qui vient de se terminer, faisant de

l'Algérie un cadre, un décor sans incidence sur le plaidoyer présenté. Camus a bien traversé la Méditerranée.

De leur côté, les colonisés savent combien il est difficile de trouver à éditer sans censure. Abdelkader Mimouni, de Laghouat, décide de créer une maison d'édition indépendante à Alger, soutenu par les Oulémas. Ainsi naissent, en 1946, les éditions algériennes En Nahda. Elles publient les essais nationalistes de Mohammed-Cherif Sahli, *Le Message de Yougourtha* (1947) et *L'Algérie accuse. Le calvaire du peuple algérien* (1949).

Une autre naissance, sans lien avec la précédente est celle de la revue *Forge*, créée par Roblès, avec Louis Julia et El Boudali-Safir. Elle aura une vie courte (décembre 1946 - novembre 1947). Elle marque néanmoins un tournant important : revue de gauche, rendant visible le groupe d'Alger, elle ne publia aucun auteur métropolitain ; elle accueillit la grande poésie arabe, en version bilingue. Dib y publie « Véga », un des ses premiers poèmes et les noms d'autres écrivains algériens apparaissent. Cela pouvait-il perdurer sous un régime colonial ?

En 1948, une initiative prometteuse est prise par Charles Aguesse du Service des Mouvements de jeunesse et d'Education populaire (créé en 1944) pour faire se rencontrer écrivains de France et d'Algérie. Roblès soutient avec conviction ce projet de rapprochement des deux communautés en lien avec la France : ce sont les Rencontres de Sidi Madani, à une soixantaine de kms d'Alger. Des écrivains des deux rives séjournent là à partir de décembre 1947, reçus « dans le double but d'assurer en Algérie le rayonnement de la pensée française et de faire connaître l'Algérie aux écrivains métropolitains ». Quelques noms : Francis Ponge, Michel Leiris, Louis Guilloux, Jean Cayrol, Albert Camus, Emmanuel Roblès ; du côté des Algériens, le plus remarqué est le jeune poète Mohammed Dib ; ces derniers ont été hébergés au sous-sol... Néanmoins des amitiés et des rencontres naissent : celle de Dib et de Jean Sénac, de Camus avec les précédents, de Jean Cayrol, à l'origine de l'entrée au Seuil de Dib pour la publication en 1952 de son premier roman.

Le programme de la journée du jeudi 26 février 1948 « offert(e) à la littérature algérienne » est intéressant : « autour de Jean Cayrol, de Louis Guilloux, de Brice Parain, de Louis Parrot et de Jean Tortel se réunirent Robert Randau, Robert Migot, Jean Pomier (Charles Courtin et le Général Weiss n'avaient pu venir), et, avec eux, Edmond Brua, Mohammed Dib, Kouriaa Nabhani, Emmanuel Roblès, Jean Sénac, Mohamed Zerrouki. » On voit bien la démarcation idéologique entre les acteurs répartis en groupes, Roblès et Sénac ne sont pas confondus avec les Algérienistes. On note aussi la présence de l'artiste-peintre Baya Mehiedine, âgée de 17 ans, orpheline, autodidacte. Elle sera exposée à la galerie Maeght en novembre 1947. Toutefois cette expérience qui aurait dû être renouvelée, ne le fut pas.

L'autre événement notable est le prix Femina décerné, en 1948, à Emmanuel Roblès pour *Les Hauteurs de la ville*. On sait qu'E. Roblès écrit son roman sous le coup de l'émotion ressentie lors des événements de Sétif du 8 mai 1945. Lors de la réédition en 1960, il écrit une préface substantielle dont ces lignes :

« Aux jeunes Algériens, l'avenir n'offrait aucun espoir. L'esprit, comme les structures mêmes du régime colonial, les destinaient à buter contre un mur, sans la moindre possibilité de percée, d'ouverture sur un monde plus équitable. Une découverte de ce genre conduit déjà, presque à coup sûr, à la violence. [...] Six ans à peine après la publication des *Hauteurs de la ville*, l'Algérie prenait son visage de guerre. Par milliers, des Smail, décidés à conquérir leur dignité, ont surgi du fond de leur nuit, la torche au poing ».

Écrit et publié après *L'Étranger*, le roman de Roblès dialogue avec celui de son prédécesseur, en transformant l'horizon. Il fait du meurtre une nécessité et un acte conscient. Il nous place du côté de jeune Smaïl et de son lent cheminement, choisissant une autre mise en scène que celle de Camus, et met en garde contre le danger d'une trop forte oppression où se forment les révoltes les plus profondes. C'est Smaïl, le colonisé, qui tue le colon.

En 1951, Roblès, poursuivant sa recherche d'un dialogue entre tous les « Algériens », crée la collection « Méditerranée » au Seuil où plusieurs auteurs seront édités.

En 1950, Mouloud Feraoun fait paraître à compte d'auteur, *Le Fils du pauvre* aux Cahiers du Nouvel Humanisme. Ce récit reçoit le Grand prix littéraire de la ville d'Alger en décembre de la même année ; pour Mouloud Mammeri, ce prix était un piège, pour récupérer un écrivain algérien au bénéfice du régime colonial. Cette année-là, c'est aux éditions de la jeunesse de l'UDMA, le parti créé par Ferhat Abbas en 1946, que paraîtra un poème poignant et tellement révélateur d'Ismaël Aït Djafer, *Complainte des mendiants arabes de la Casbah et de la petite Yasmina tuée par son père*. *Les Temps Modernes* le publieront en 1954.

Jean Sénac, dès avant 1954, a été un de ceux qui a le plus œuvré pour une Algérie faisant sa place, culturellement parlant, à tous. Il a fréquenté le milieu des écrivains algérienistes et s'est lié d'amitié avec Robert Randau, Edmond Brua puis avec Emmanuel Roblès. Il a des relations avec toutes sortes de revues et a une volonté obstinée pour faire exister une vie culturelle algérienne multiculturelle. De 1950 à 1952, il crée à Alger, avec les encouragements de René Char et Albert Camus, les 8 numéros de la revue *Soleil*, rassemblant poètes, prosateurs, peintres de tous horizons et traductions de textes en arabe. Fidèle à sa conviction de la nécessité de l'espace de rassemblement et de témoignage d'une revue littéraire, il écrit, le 21 décembre 1952, l'éditorial-manifeste d'une nouvelle revue, *Terrasses* dont le seul numéro paraît le 3 juillet 1953. Il est fortement soutenu par Camus et bien d'autres : « *Confrontant la pensée méditerranéenne et la pensée du désert, le message oriental et le message romain, les structures européennes et les structures islamiques, l'Algérie se définit progressivement comme un des creusets les plus généreux de la littérature actuelle* ».

Les trois années qui précèdent le 1^{er} novembre 1954 sont riches de créations : *La colline oubliée* de Mouloud Mammeri et *La Grande maison* de Mohammed Dib, (1952), *La Terre et le sang* de Mouloud Feraoun et *Chansons des jeunes filles arabes* de Mostefa Lacheraf (1953).

En moins de vingt années, l'Algérie littéraire prend un nouveau visage avec la poursuite d'expériences d'autonomie encouragées par les algérienistes puis le groupe d'Alger, avec l'émergence d'une littérature écrite par les écrivains algériens d'origine arabe ou kabyle, avec la recherche, de la part de quelques médiateurs, d'un dialogue constructif, grâce à des revues et des rencontres, des deux communautés en présence et aux prises avec le contexte colonial.

Christiane CHAULET ACHOUR
Universitaire et critique littéraire